DOCUMENTAIRE

LE THÉ OU L'ÉLECTRICITÉ

Perché dans le Haut Atlas marocain, entouré de noyers, le petit village d'Ifri vit en autarcie, figé dans un autre temps. Aucune piste n'y mène, les femmes accouchent à la maison, les enfants ne vont pas à l'école. L'hiver, la neige recouvre tout. Un jour, une nouvelle bouleverse ce huis clos séculaire : l'État a décidé de faire venir l'électricité jusqu'à Ifri. Bientôt les pylônes poussent et les fils électriques flottent au-dessus des montagnes perdues. Les familles, toutes pauvres, s'endettent, de nouveaux besoins naissent.
Durant plus de trois ans, saison après saison, Jérôme Le Maire a filmé ce saut dans le XXIe siècle. Son documentaire, *Le Thé ou l'Électricité*, est l'histoire de la transformation d'un village, saisie au ras du sol. C'est aussi, en creux, la chronique d'une implacable modernité.
XXI a eu un coup de cœur pour ce travail produit par Iota Production. Aperçu en dix plans choisis par le dessinateur Yann Kebbi et commentés par le réalisateur Jérôme Le Maire.

Un monde désolé

Les montagnes sont recouvertes d'une épaisse couche de neige. Un immense troupeau, cordon de petits pointillés, avance de façon quasi imperceptible. Où vont ces moutons ? Où les guide ce berger ? Ils ne trouveront à manger nulle part. Même l'été, l'herbe est rare.

Les paysages du Haut Atlas me donnent le sentiment d'une grande quiétude, mais aussi d'une grande désolation. J'aime ce territoire aride, où je vis en partie depuis plusieurs années. En 2008, j'apprends que l'électricité va arriver dans trois cents villages reculés. Il me semble que quelque chose est en train de se jouer, là, sous mes yeux.

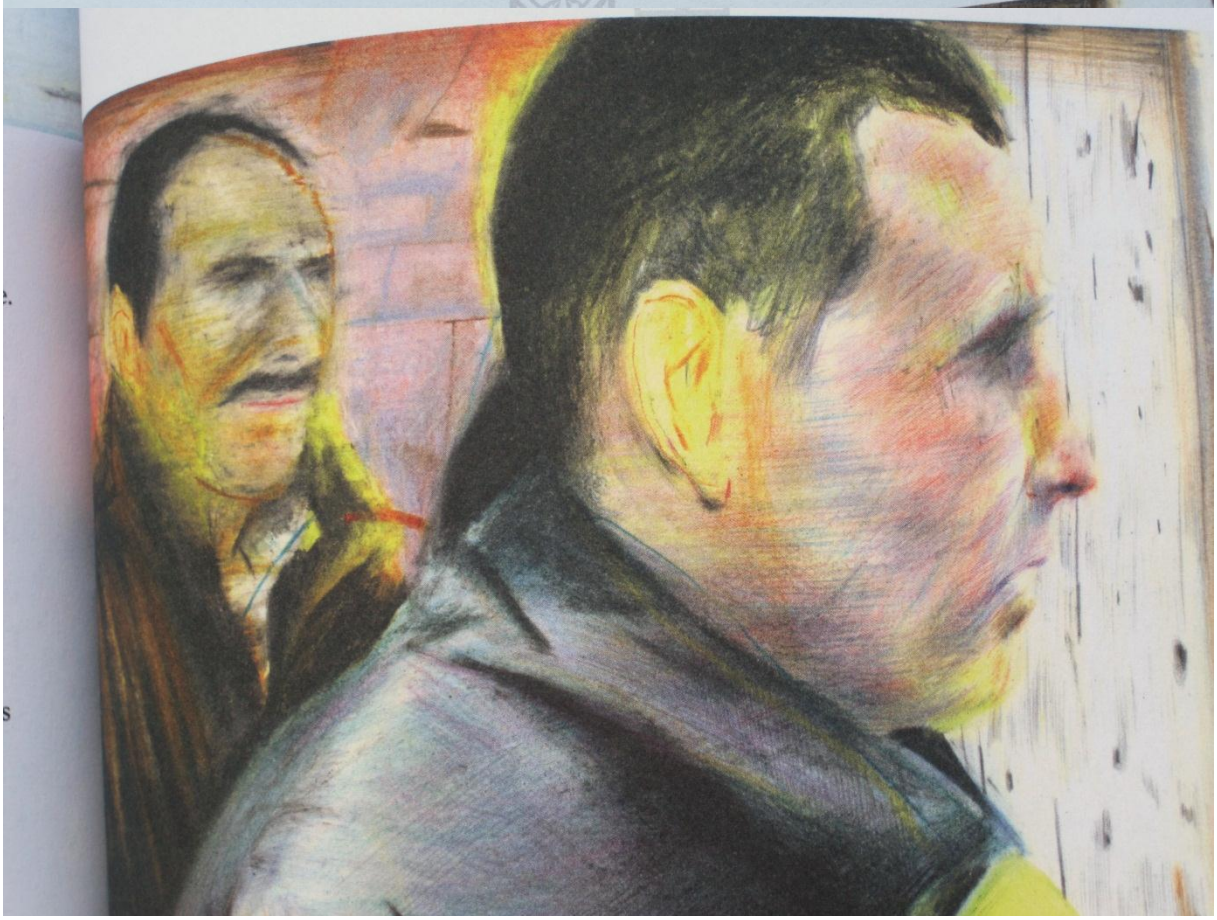
Je les visite presque tous. Ma caméra s'arrête sur l'un des plus isolés, l'un des plus inaccessibles aussi. Ifri, c'est trente-cinq maisons et trois cents habitants implantés sur des terrasses à flanc de coteau, entourés de quelques noyers et vivant encore dans un autre temps.

« La bonne nouvelle »

Deux employés de l'Office national de l'électricité marocain se rendent à Ifri pour annoncer *« la bonne nouvelle »* aux villageois. Ils ont roulé quatre heures sur des routes tortueuses, emprunté une piste au dénivelé vertigineux, puis marché trois heures à travers les hautes montagnes.

Deux mille mètres plus haut, l'accueil est surprenant : les habitants ne veulent pas de lumière ! Ce dont ils ont besoin, c'est d'une route, une artère vitale pour sortir de leur autarcie. Ils s'enflamment : *« Ici, s'il y a un blessé, un accident, ou une femme dont l'accouchement se complique, à part embarquer la personne sur le dos d'une mule et traverser les montagnes jusqu'au premier hôpital, on ne peut rien faire d'autre qu'attendre, impuissant. On n'a pas de dispensaire, pas d'école, parce qu'on est trop loin de tout. Ici, on est oublié de tous ! »*

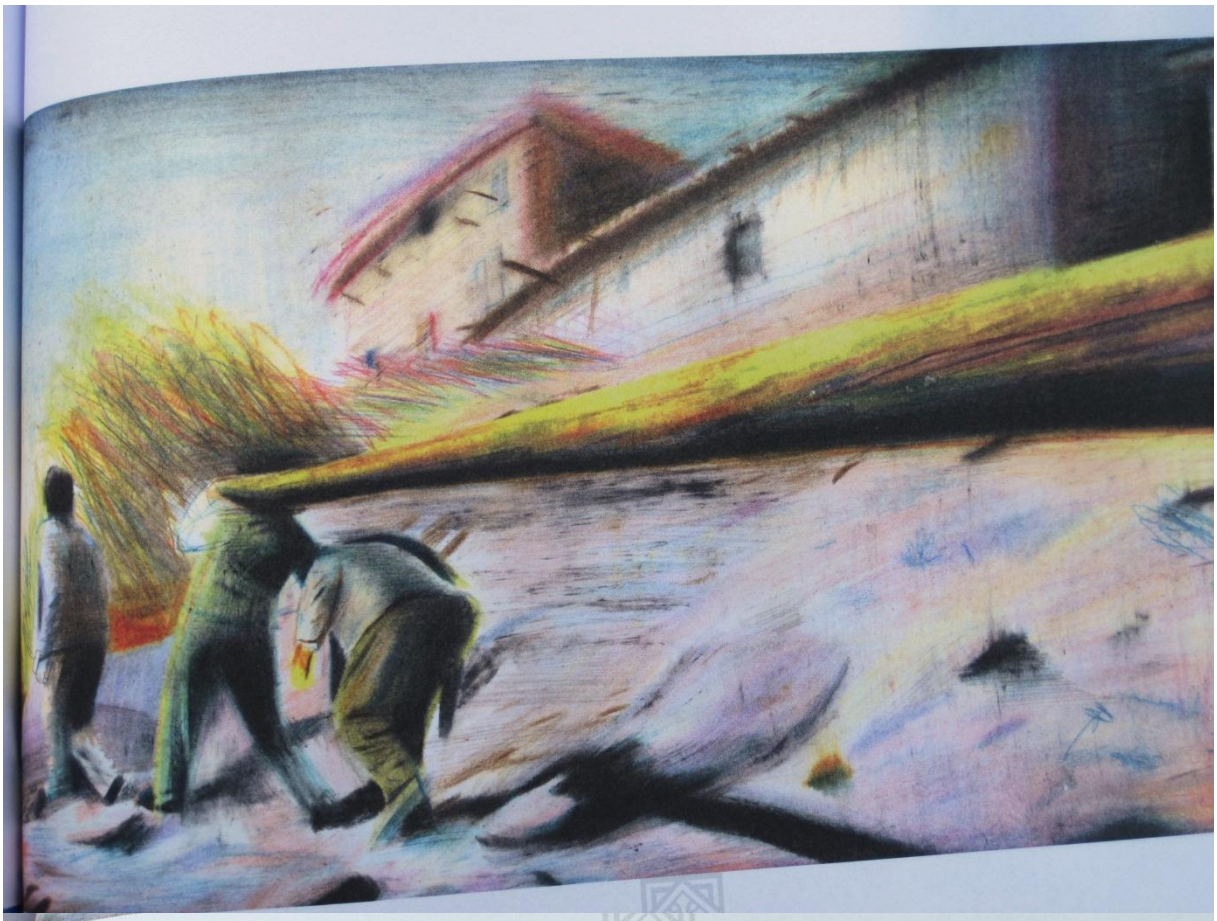
Les employés ne sont pas là pour construire une route, mais pour apporter l'électricité. C'est leur mission, elle est sans appel, ils ne peuvent rien faire d'autre pour les habitants.



L'entourloupe du notable

Une poignée de villageois prend les choses en main. Déterminés, ils se pointent chez le représentant de l'autorité locale, qui est également le directeur de la société chargée des travaux par l'Office national de l'électricité. Celui-ci voit comment tirer profit de la situation. Il propose un marché aux villageois : *« Je vous fournis le matériel pour construire la route, et vous fournissez la main-d'œuvre. »* Les hommes d'Ifri n'ont d'autre choix que d'accepter.

Baroud, « la poudre » en arabe, s'improvise chef de chantier. Trois ans durant, il manipule les explosifs pour creuser la roche. Il porte à travers la montagne son énorme pneu crevé de tracteur jusqu'à la vallée, il charrie des morceaux de pylônes à dos de mule, il négocie avec des voisins récalcitrants pour faire passer la ligne dans un champ... Les villageois construisent la route avec lui, facilitant l'avancée des électriciens. Ils travaillent par tous les temps, même en plein ramadan, sans toucher un dirham. *« C'est une honte, une énorme honte »*, dit Baroud.



Créer de nouveaux consommateurs

Le chantier avance. Deux mondes cohabitent, désormais. D'un côté, des maisons en pisé et pierre sèche se tiennent immobiles dans les montagnes perdues. De l'autre, d'importants pylônes incarnent le « village mondial ».

Lancé à la fin des années 1980, le plan d'électrification rural global vise à alimenter plus de 98 % du Maroc en lumière. Dans un rapport établi par l'État et l'Office national de l'électricité, le but de l'opération est clair, assumé, écrit noir sur blanc : *« Les catégories pauvres, lorsqu'elles s'électrifient, accèdent à un niveau de confort : TV, éclairage (...) La télévision entraîne des aspirations – légitimes – à des modes de consommation plus modernes qui renforcent, pour ces classes défavorisées, l'intérêt d'aller chercher des revenus supplémentaires en ville. »*

Pour payer leur abonnement et recharger leur carte d'électricité, les habitants d'Ifri devront se rendre à la ville, dans la vallée. Ces nouveaux consommateurs verront dans les vitrines ce qui leur a été montré à la télévision. Pour s'offrir les objets de leurs nouvelles envies, ils devront produire plus pour gagner plus. Le processus est imparable.

La hache de la modernité

Un habitant, Mohamed, observe, paniqué, « l'œuvre » d'un électricien en train de donner d'énormes coups de hache dans son plafond en plâtre – luxe rare dans les maisons d'Ifri. Le tuyau électrique finit par passer. Mohamed le regarde, longuement, l'air à la fois curieux et perdu. C'est à ce moment que je réalise que, pour ces gens, il y aura eu une vie avant l'électricité et une autre après.

Au départ, les villageois se préoccupaient uniquement de la construction de la route. Mais avec l'installation du premier poteau, il y a eu une sorte d'émulation. Un technicien de la vallée, monté au village, a commencé à faire le tour des maisons pour installer l'électricité. À chaque fois, c'était le même cérémonial. Les voisins venaient assister au spectacle et l'heureux propriétaire arrosait de thé et de nourriture ses convives jusqu'à la fin de l'opération. D'interminables discussions sur la « modernité » ont tenu en haleine tout Ifri.

« Vos vies vont changer »

C'est un grand jour. Les fils électriques flottent dans le village, les habitations sont prêtes à recevoir la lumière. Un commercial arrive. Les habitants se regroupent autour de lui sur le toit de la mosquée, concentrés. L'homme expose la suite du programme : il faut maintenant rassembler différents papiers auprès des autorités de la vallée, se rendre au bureau de l'Office national de l'électricité le plus proche – deux jours de trajet à pied et en camionnette –, signer, payer : *« Et là, vos vies vont changer. Vous aurez un four, un frigo, une télévision, une radio… »*
Tout le monde rigole. Ce n'est pas demain qu'on pourra se payer tout ça, mais cela semble drôle d'imaginer cet équipement tombant du ciel dans les maisons !
Un villageois fait alors remarquer que la route n'est pas terminée. Un matin, dit-il, peu après la fin du chantier de l'électricité, le tracteur et les explosifs ont disparu. C'est exact : l'autorité locale les a réquisitionnés pour un autre chantier.
Le commercial, un peu désarçonné, se veut rassurant : avec l'électricité, l'arrivée des téléphones, des paraboles, les mentalités vont changer, les enfants ne jetteront plus de pierres, il n'y a aura plus de voleurs… *« Et pour la route, ayez confiance, un jour elle arrivera, Inch'Allah ! »*

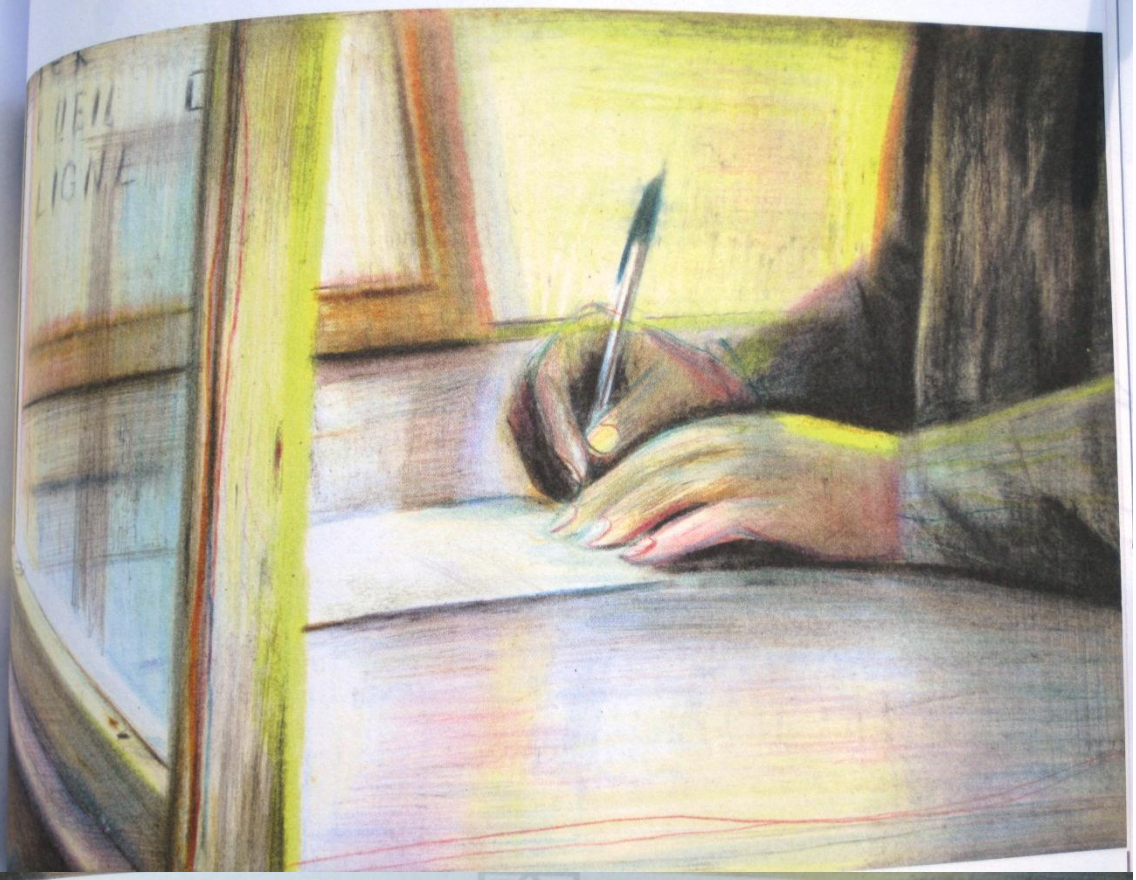
« Ça va nous brûler »

Voici la maison de Lahcen, l'un des hommes les plus pauvres d'Ifri. Il a onze enfants, une vache, une mule et un chevreau. Il vit de petits boulots agricoles chez ses voisins. Au début du tournage, Lahcen m'a dit en souriant qu'il ne voulait pas de l'électricité : il n'aurait jamais les moyens de se payer l'installation ni la consommation. Quand il a vu un poteau devant sa porte, il s'est mis à affirmer que l'électricité *« frappait »* les gens, qu'elle allait les *« brûler »*.
Ce jour-là, à l'heure de la prière, il a tenté de convaincre ses voisins de ne pas prendre d'abonnement : *« Si on est solidaire, si personne ne bouge, ils seront obligés de nous donner l'électricité gratuitement. J'ai entendu qu'un village dans le désert avait fait ça, et ça a marché ! »* Mais les villageois se sont retirés un à un en silence.
Lahcen, dépité, reste assis à côté d'un gamin qui visionne un clip sur un téléphone portable. Son regard égaré fixe la danseuse arabe qui se trémousse dans l'appareil...

plus
mule
chez
it en
urait

sa
ppait »

ert



De l'excitation dans l'air

Pour régler les formalités, tous les hommes d'Ifri se sont donné rendez-vous au lever du soleil dans le village de la vallée où se tient le souk hebdomadaire. Ils ont quitté leur maison dans la nuit, à pied ou à dos de mule. Un taxi collectif local, qu'ils appellent *« la boîte en fer »*, a été réservé. Il y a de l'excitation dans l'air. Nous sommes serrés comme des sardines et, en descendant de la montagne, bientôt tous vomissent dans des sacs plastiques.

À Azilal, la ville, les villageois semblent perdus, petits, décalés et bien fragiles quand ils traversent les grands boulevards emplis de voitures. Docilement, ils se mettent à attendre dans les bureaux de l'Office national de l'électricité. Les uns après les autres, ils sont appelés au guichet. Un employé entre leur nom dans un ordinateur. Ils versent huit cents dirhams – quatre-vingts euros, soit un mois de salaire quand il y a du travail – et signent. La plupart font une croix. Je filme en gros plan leurs regards résignés, absents, égarés, hagards. Le sort en est jeté, semblent-ils dire.

Un flot d'images et de sons

Les hommes de l'Office national de l'électricité viennent à peine de réaliser le branchement chez les Messaoudi, la famille « riche » du village. Les frères apportent un téléviseur chinois flambant neuf soigneusement emballé dans une couverture de laine. Il a été acheté au souk de la vallée, empaqueté et ficelé sur une mule entre un sac de farine, une parabole, un décodeur et quelques pains de sucre.

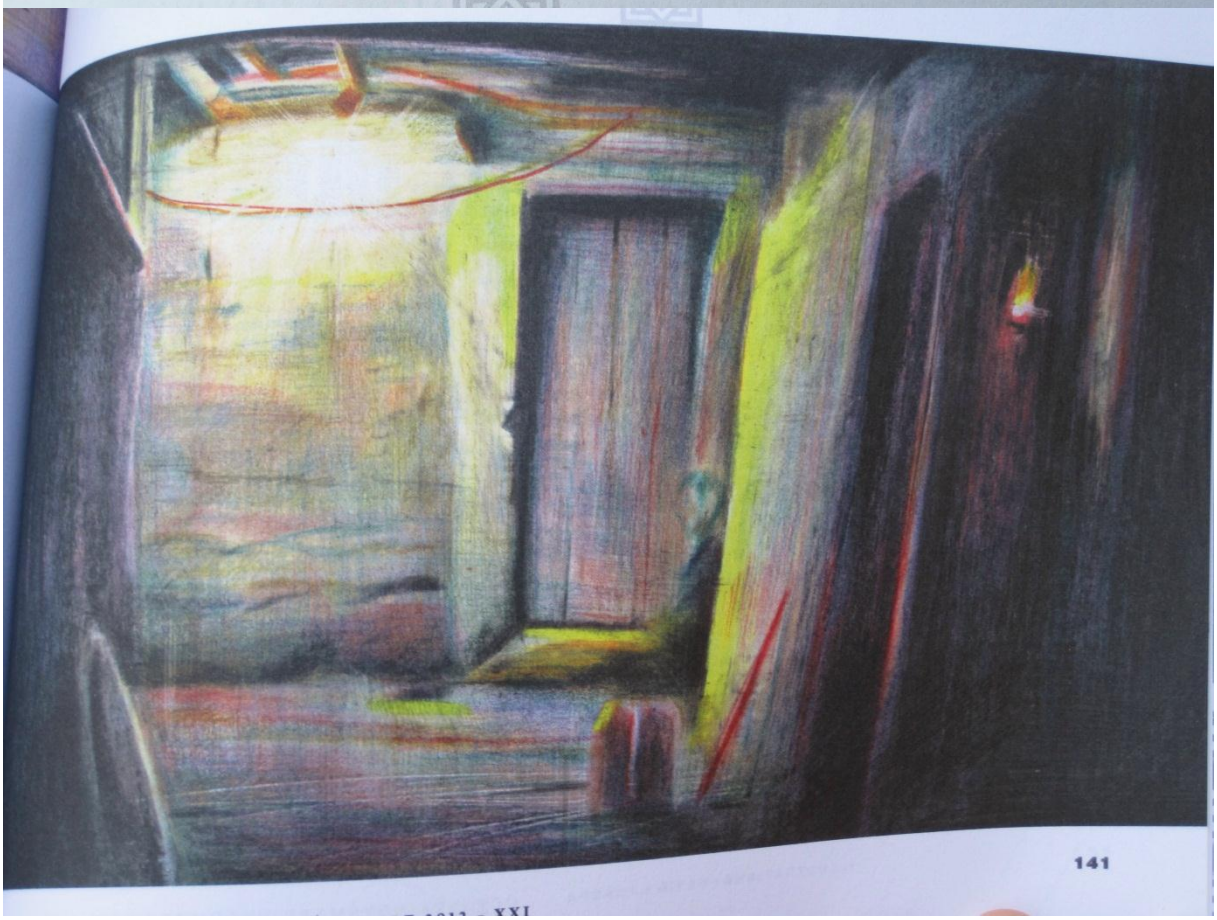
L'essai a lieu sur le toit de la maison. C'est le premier téléviseur du village, les habitants retiennent leur souffle. Soudain, le poste se met à déverser un flot d'images et de sons. Instantanément, c'est la stupéfaction. La foule reste figée, hypnotisée.

Le poste est ensuite descendu dans la maison. Les villageois, vieillards, femmes, enfants, ne décollent pas le regard de l'écran trois jours durant. L'un des frères Messaoudi finit par enfermer le téléviseur à clé dans une pièce pour que chacun se remette au travail et prépare la cuisine.

Clic-clac, clic-clac

Nous sommes de nouveau chez Lahcen. Une ampoule brille dans le séjour. Une partie de la famille est réunie autour du feu qui semble presque inutile tant il est baigné de lumière. Il y a un silence de recueillement. Tout le monde regarde l'effet du nouvel éclairage sur les murs, sur le plafond noirci par la suie, sur les visages éblouis. Tout ce que la bougie adoucissait, arrondissait ou calfeutrait est maintenant mis en relief, découpé ou haché. Dans le couloir, trois enfants jouent avec l'unique interrupteur : clic-clac, clic-clac. Finalement, Lahcen n'a pas pu résister à la pression de sa femme et de ses enfants qui le suppliaient d'installer la fée Électricité. Il a vendu sa vache qui lui donnait le lait, il a bradé sa mule qui le véhiculait jusqu'au souk, et s'est débrouillé avec l'électricien pour payer la suite à crédit.

Plus tard, je suis revenu projeter le film à Ifri, Lahcen m'a invité à boire le thé. La maison était plongée dans le noir, il ne pouvait plus recharger sa carte. Le courant était coupé. Mais il devait toujours se rendre une fois par mois à la ville. Pour payer l'abonnement. XXI



Source XXI, numéro 20, Automne 2012